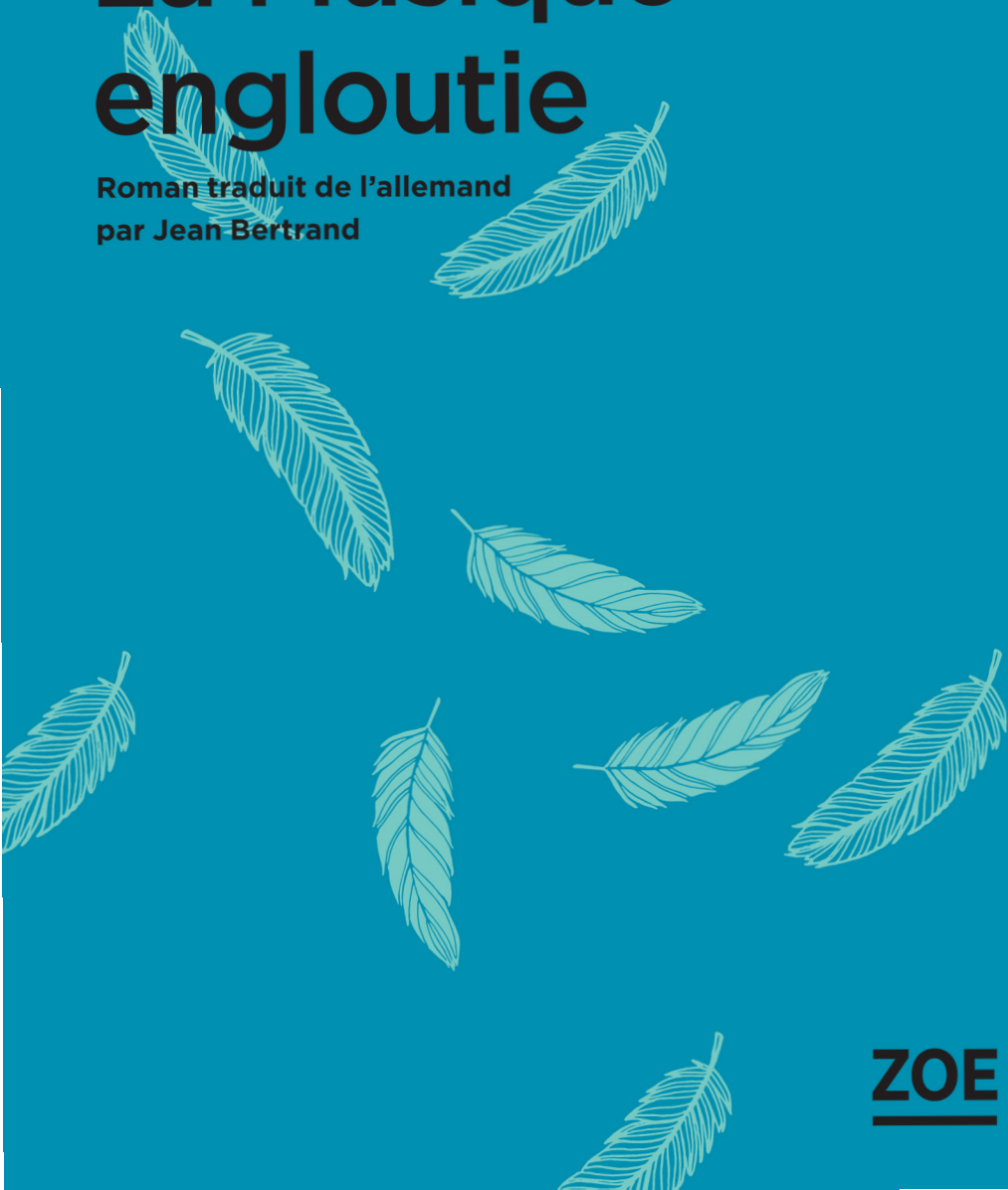


Christian Haller La Musique engloutie

Roman traduit de l'allemand
par Jean Bertrand



ZOE

LA MUSIQUE ENGLOUTIE

CHRISTIAN HALLER

LA MUSIQUE ENGLOUTIE

Traduit de l'allemand par Jean Bertrand

ZOE

Domaine alémanique dirigé par Marlyse Pietri

*Les Éditions Zoé remercient Pro Helvetia,
Fondation suisse pour la culture,
de son soutien à la traduction de ce livre.*

prohelvetia

© 2001 by Christian Haller
Édition originale: *Die verschluckte Musik*,
Luchterhand Literaturverlag, Munich, 2001

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2018
www.editionszoe.ch
Maquette de couverture: Silvia Francia
Illustration: *Hand drawn black and white feathers seamless,
pattern*, © a_bachelorette/Shutterstock.com

ISBN 978-2-88927-574-8

ISBN EPUB: 978-288927-575-5

ISBN PDFWEB: 978-288927-576-2

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien
de la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

*Le présent est notre vie.
Il serait vain d'aspirer
à retrouver un âge d'or
que nul jamais n'entrevoit.*

Devise des S. de Cologne, à laquelle aucun membre
de la famille ne s'est tenu un seul instant.

À ma mère

I

JE NE LA VOIS PAS...

– Ça tangué, dit madame S., plantée tout en haut de la passerelle, la main posée sur le revers de sa veste en lin, l'ombre de son chapeau à large bord sur les yeux. Grand-mère avait le regard dur et fixe, comme si elle s'était résolue à ne plus avancer d'un seul pas, pour protester contre les circonstances troubles et incertaines qui avaient conduit à ce voyage en bateau, «une vraie balançoire», comme elle l'avait prédit et comme le confirmait maintenant le frottement de la coque du navire contre le bois de l'embarcadère.

– Oui, ça tangué, dit le monsieur en costume sombre, le chapeau posé bien droit sur son visage allongé dont le menton pointu flottait entre les ailes du faux col. Oui, ça tangué, répéta le monsieur qui deviendrait mon grand-père, mais ça va s'arranger. Et il dit cela à mi-voix, comme à son habitude, sans trop remuer ses lèvres douces et sensuelles surmontées d'une moustache blonde qui lui donnait de la virilité, mais sur un ton empreint peut-être d'un soupçon de résignation. Grand-père se pencha en

avant, saisit la poignée de la valise cousue dans un cuir de vache épais et garnie de serrures en laiton, une valise large, mais pas trop encombrante, et il la souleva sans doute de cette manière dévouée et résolue que plus tard – bien plus tard – j’aurais encore souvent l’occasion d’observer.

On eût dit qu’un filtre jaune avait été appliqué devant les projecteurs pour éveiller des sentiments nostalgiques et me replonger plusieurs dizaines d’années en arrière. C’est peut-être pour cela que, lors de mon passage dans les locaux du port de Dhaka, j’eus l’impression d’évoluer dans une scène filmée du passé. Les reflets lumineux, les images éclatantes du fleuve qui se détachaient dans l’embrasure des portes, le halo sonore, tout cela emplissait l’espace d’une atmosphère qui m’évoqua de façon inattendue l’embarquement de la famille S., et je me retrouvai subitement à leurs côtés, même si je dois avouer qu’à cette époque, je n’avais encore jamais mis un pied en Roumanie. Mais cette lumière de Sadarghatt, port fluvial sur le Buriganga, me rappela si fort les récits de ma mère que j’intégrai tout naturellement leur architecture dans mon imaginaire, empruntant ces installations – comme cela se pratique au cinéma – à un pays du Sud, en l’occurrence le Bangladesh, pour les transposer à Giurgiu au bord du Danube. Je le fis avec la certitude soudaine d’une réminiscence : tel avait dû se passer cet instant où ma mère avait quitté, pour toujours, la Roumanie où elle avait grandi.

Le bâtiment portuaire s'étalait le long de la berge, séparé par la rue des hangars et des échoppes ; c'était une construction rectiligne, sans fioritures, qui brillait au soleil, tels les champs de blé à perte de vue que mes grands-parents avaient traversés avec leur progéniture pour se rendre de Bucarest à Giurgiu. Trois marches menaient de la rue grouillante de monde aux portes du hall où étaient installés des tourniquets et où l'on vendait des billets d'entrée. Des mains aspiraient avec avidité l'argent déposé sur les tablettes crasseuses, tendaient un coupon qui donnait le droit de pénétrer dans le bâtiment portuaire, et l'on pouvait alors s'avancer parmi les marchands et les voyageurs en attente.

Grand-père déposa un billet de banque devant l'employé, pour lui et sa famille, avec la lenteur et la concentration qui le caractérisaient ; rien n'aurait pu provoquer chez lui une précipitation inconsidérée et contraire à la distinction dont il ne se départait jamais dans la vie.

Lorsqu'il eut rangé son portefeuille dans sa ceinture, il fit un pas de côté, laissa d'abord passer Ruth, puis Curt et Grand-mère, souleva la valise, la fit passer sous la barrière et, après s'être redressé et avoir rajusté son pince-nez d'un geste bref mais énergique, il posa la main sur la barre métallique du tourniquet et la poussa d'un quart de tour, marquant ce moment du sceau de sa chevalière ; nous étions en 1926, la famille S. quittait définitivement la Roumanie, aucun de ses membres ne la reverrait plus, et Grand-père avait décidé, cette fois-là,

de voyager posément, dans un cadre digne de leur condition et d'en savourer le plaisir, c'est-à-dire en bateau, en remontant le Danube de Giurgiu jusqu'à Vienne. On voulait rallier la Suisse tranquillement et d'une façon qui, en dépit de toutes les incertitudes liées à l'avenir, ne laisserait planer aucun doute sur leur rang social.

Et dans cette scène filmée du passé, où j'évolue moi aussi, la famille S. pénètre dans le bâtiment portuaire, une salle sans fenêtre, ouverte au niveau du toit, côté fleuve, par un mur ajouré et des ouvertures en losange qui laissent pénétrer la lumière du soleil, projetant des taches aveuglantes et imprécises sur le sol et sur le mur, hachant de bandes bleues l'air poussiéreux. En comparaison avec le bruit de la rue, le hall semble presque silencieux. Les murs transmettent certains sons, ce qui donne à la salle une solennité insolite. Les bancs qui sont disposés à intervalles réguliers dans l'axe central ne sont occupés que par de rares voyageurs, alors que des groupes entiers sont massés sur des couvertures étalées par terre, les femmes avec un fichu sur la tête, les hommes en pantalon bouffant, au milieu de paniers. Ces gens voyagent, du moins peut-on le supposer, parce que les circonstances, la pauvreté et la misère les forcent à se déplacer, et le monsieur en costume sombre et chapeau de paille sur la tête, qui, sans leur prêter attention, passe devant l'un de ces groupes aux visages émaciés, pourrait lui aussi témoigner du caractère ambivalent des voyages s'il

n'était fermement décidé, ce jour-là, à envisager le sien comme un pur et simple agrément, bien qu'il ne partît pas non plus de son plein gré. La valise à la main, marchant un pas derrière Grand-mère et les enfants, il traverse le hall au bout duquel brille la sortie vers l'embarcadère, un carré de jour lumineux.

Le fleuve s'étirait paresseusement dans la plaine, et la lumière brumeuse de l'après-midi donnait à l'eau un reflet qui en apaisait la surface, la figeait presque, lui donnant un aspect métallique quasi menaçant pour les berges, comme si quelque chose d'inéluctable émergeait, une plaque d'acier graisseux qui rappelait l'hiver 1917. C'est du moins la perception qu'en avait monsieur S., qui jetait un regard panoramique sur les alentours en déplaçant son lorgnon doré entre le pouce et l'index, tandis que Grand-mère voyait avec appréhension les masses d'eau enfler puis, au contact des courants contraires, creuser des séries de remous, motifs instables et changeants qui engendraient, à un rythme implacable, des vagues au souffle court. Elle aussi ressentit quelque chose d'inéluctable en regardant le fleuve, sous son canotier fleuri à voilette. L'eau se mouvait de droite à gauche, et elle sentit ce balancement se répercuter dans sa tête, sentit qu'une roue se mettait en mouvement sous ses cheveux relevés, qu'une tige de transmission bien droite commençait à tourner, et son estomac se souleva sous son corset. Elle allait être prise de ces fameux vertiges qui confirmeraient ce dont elle était convaincue avant même leur départ :

– Nous aurions dû prendre le train, comme les autres fois.

Mais le monsieur qui deviendrait mon grand-père avait déjà la valise à la main et s’apprêtait, avec les deux enfants, à descendre la passerelle qui menait au bateau.

Je vois ma mère comme une petite fille en robe blanche, avec un gros nœud dans ses cheveux blonds, elle marche à côté de ses parents, les jambes nues et halées, les pieds dans des sandales. Encore quelques pas et elle passera la porte, franchira la lumière de cet après-midi-là, disparaîtra à jamais d’une façon qui reste pour moi mystérieuse et me laisse en proie aux conjectures, descendra la passerelle – selon toute vraisemblance – et fera une découverte qu’elle m’a souvent racontée : l’ample fleuve qui glissait dans le paysage, ce Danube dont on lui avait tant parlé, il n’était pas bleu, mais jaunâtre. Et peut-être est-ce à cause de cette attente naïve qui l’avait tant déçue que je l’imagine comme une fillette de cinq ou six ans, alors qu’au moment du départ de Roumanie, elle était déjà une demoiselle de dix-sept ans.

Mais les flots étaient jaunâtres et, sous son canotier, Grand-mère levait les yeux vers le bateau dont le moteur était sous pression et qui tanguait malgré sa taille, tandis que ma mère scrutait l’eau par-dessus la rambarde usée à force d’être empoignée, que son frère Curt pressait le pas tant il lui tardait de descendre dans la salle des machines, là où dominaient les odeurs de suie et d’acier graisseux,

où luisait la clarté du brasier et où la flamme jaillissait par le fourneau de la chaudière quand le chauffeur ouvrait la porte pour y pelleter du charbon. La sirène retentit, un tremblement secoua la coque du navire, des vagues éclatèrent contre le quai, et Grand-mère, du haut de la passerelle, face au carré d'ombre de la sortie, décida qu'au moment où son élégante chaussure toucherait le pont, elle irait directement s'allonger dans sa cabine et n'en ressortirait plus de toute la durée du voyage. Grand-père, depuis l'échelle de coupée, voyant l'eau entre la coque et le mur du quai, ressentit le caractère particulier et décisif de ce moment, songeant déjà à la comptabilité et aux billets du voyage. Avec une pointe de contrariété, il s'adressa à la silhouette élancée et vêtue de blanc de sa fille qui, hésitante, posait sa main sur la rambarde :

– Nous sommes en Roumanie. C'est à Vienne que le Danube est bleu. Pas ici en Roumanie.

Le bleu est le deuxième effet de couleur obtenu sans pigment. Alors que le blanc peut être produit par l'ensemble des éléments constituant une plume, le bleu est beaucoup plus restrictif: seules les barbes peuvent produire cette nuance particulière dans une lumière blanche. Ce bleu est un miracle du quotidien et il a une origine commune avec celui du ciel.

Les couleurs que j'ai utilisées pour dépeindre le lieu du départ définitif de mes grands-parents me rappellent mon vieux professeur de faculté. Son bureau, que j'avais si souvent fréquenté dans

l'ancien bâtiment principal de l'université, se trouvait au deuxième étage, les fenêtres donnant sur la vieille ville, et il s'installait invariablement à la table, devant les étagères où étaient alignés les ouvrages de référence, les usuels et une rangée quasi interminable de traités zoologiques.

La tête du professeur avait une forme qui me surprenait toujours un peu. Son crâne allongé, anguleux me faisait penser à une espèce humaine préhistorique. Ses yeux étaient attentifs, toujours à l'affût, en observation. Il avait travaillé dans les différents domaines de la morphologie, «l'étude des formes» comme il disait, mais son sujet de prédilection était les plumes, cette «production cutanée» des oiseaux qui exprime tant de choses merveilleuses, contradictoires et inexplicables : la plume était pour lui le signe manifeste que, malgré tous les efforts de la science, on ne parviendrait jamais à expliquer tout à fait les phénomènes du vivant.

Et c'est au cours d'une de nos conversations qu'il prononça la phrase qui allait me pousser vers ce métier qui s'applique à reconstituer des créatures mortes depuis longtemps, à imaginer la chair qui pouvait recouvrir leur squelette fossilisé et à les replacer dans leur habitat, des forêts de prèles exploitées et épuisées depuis longtemps sous la forme de houille par des usines hérissées de hauts-fourneaux et de cheminées, et qui, à leur tour, se sont elles-mêmes sédimentées en conglomérats de gravats à la suite des bombardements de ce siècle.

Il disait :

– À partir de restes fossiles – des morceaux d’os épars, par exemple –, le paléontologue a pour tâche de reconstruire l’ensemble du squelette et donc sa forme. L’analogie, de même que la parenté de forme qui établit un lien dans l’évolution – ce qu’on appelle l’homologie – sont pour lui des sources d’inspiration, et c’est une faculté merveilleuse de l’esprit humain, à force de comparer, compléter et combiner des éléments, de pouvoir produire une entité qui n’existe plus en tant que tel et qui n’a peut-être même jamais existé.

Devant la fenêtre de son bureau passa une mouette qui se détacha nettement sur l’arrière-plan en raison de sa blancheur, le premier des effets de couleur obtenu sans pigment: *De minuscules bulles d’air incluses dans la substance cornée de la plume ont pour effet que tous les rayons lumineux apparaissent à l’œil uniformément mélangés. Le blanc nous parvient sous une forme particulièrement pure chez les oiseaux qui vivent à la surface de l’eau...*

Est-ce parce qu’ils voguent à l’abri du courant et peuvent se permettre d’attirer l’attention que les bateaux à vapeur sont également blancs et se détachent autant de la surface de l’eau et des berges qu’ils longent? – Émergeant de la lumière vaporeuse du Buriganga, à droite des piles de troncs d’arbres, surgit le bateau blanc et imposant que je me propose d’utiliser pour décrire le départ de Roumanie de ma famille. Construit en Angleterre en 1921, ce bateau était destiné aux lointaines colonies indiennes. Mais

il ne devait pas être très différent d'un vapeur qui remontait le Danube depuis Giurgiu ; étant lui aussi destiné au trafic fluvial, il pouvait donc, me semblait-il, servir mes fins. Une fois le bateau amarré au débarcadère, je demandai à visiter l'intérieur, la salle des machines, la cuisine de bord où l'on faisait un feu de branches, l'entrepont où les familles s'entassaient sur des couvertures et des nattes et, pour finir, la première classe à l'étage supérieur où l'on percevait encore un certain lustre passé...

Grand-père ferma derrière lui la porte de la cabine qui donnait directement sur le salon, jeta un rapide coup d'œil sur l'immense table qui occupait la salle tout en longueur et au bout de laquelle se trouvait la table du capitaine, face aux fenêtres qui ouvraient sur le pont avant. Puis il prit la direction opposée et s'approcha de la desserte, sous l'horloge du bord qui indiquait trois heures et demie, commanda un café au garçon, s'immobilisa sous l'effet de la surprise, rajusta son lorgnon et s'avança d'un pas décidé vers un monsieur qui prenait le café d'un air vaguement las, en compagnie de deux dames.

– Quelle surprise, s'exclama Grand-père, en ne laissant transparaître sa joie que par une ébauche d'expression. Les voyages sont décidément l'occasion de se voir.

– À moins que ce soient les circonstances qui nous forcent à voyager et suscitent ces rencontres. Très heureux, monsieur S.

Les deux messieurs – l'un et l'autre visiblement très distingués – se saluèrent avec un vague sourire

et une très légère inclination qu'ils n'exécutèrent qu'en pensée, intérieurement.

– Vous avez raison, M. Silberling. Les temps sont troublés. Et personne n'est épargné.

Grand-père fut présenté aux deux dames de Cernowitz, une mère et sa fille, des connaissances de voyage, et il s'assit avec eux, appela d'un signe le garçon et commanda un café turc et une țuică.

Sa rencontre avec « l'oncle Mendel », comme ma mère appelait M. Silberling, avait eu lieu en 1917 au cours d'un voyage en train à destination de Vienne, lorsqu'il s'était avéré impossible de rester plus longtemps en Roumanie à cause de la guerre ; ils avaient passé plusieurs semaines au camp de Linz avec ce petit homme alerte dont on remarquait le visage rond et aplati, et plus encore les cheveux gominés tirés en arrière. Il avait le regard le plus inquiet qu'on puisse imaginer, sombre, d'un éclat fiévreux, et auquel rien n'échappait. Quand je rencontrai l'oncle Mendel pour la première fois en Alsace, en 1947, je me dis que sans le cerclage doré de ses lunettes, ses yeux auraient sans doute jailli de leurs orbites. Je ne me doutais pas alors qu'ils n'auraient pas demandé mieux, parce qu'ils avaient vu et revoyaient constamment en songe, sans pouvoir en effacer l'image, des horreurs telles qu'on ne peut les exprimer avec des mots.

– Vous conviendrez avec moi, monsieur S. – tandis que le bateau à vapeur traversait le Danube en direction de la Bulgarie, bien avant le jour où l'Oncle Mendel souffrirait de cet état inéluctable qui ne le

quitterait plus –, vous conviendrez avec moi que c'en est fini du bon vieux temps qui d'ailleurs n'a pas toujours été si bon, la situation ne fait qu'empirer, et il sera bientôt difficile de faire des affaires.

– Les choses finiront par s'arranger, dit Grand-père avec cette foi qui faisait qu'il portait encore un lorgnon. Certes, depuis la fin de la guerre – je le reconnais volontiers –, notre entreprise, l'usine de tissage Bumbac, ne s'est pas développée autant que nous le souhaitions.

– Vous voyez, et voilà maintenant que vous rentrez en Suisse. Ça ne va pourtant pas mieux à Vienne, enfin, c'est peut-être différent en Suisse... Mais je ne crois pas que ce sera plus facile ailleurs.

Les fauteuils dans lesquels ils étaient assis avaient un dossier haut, peint de couleur crème, avec un cadre et des accoudoirs ornés d'une ligne dorée. Ils étaient tendus de soie rose imprimée et, tant aux repas que pour le café, l'atmosphère du salon semblait conforter Grand-père dans son idée que, sur ce bateau qui tanguait face au courant, tout était encore « comme avant ».

– Pourquoi donc partez-vous? Grâce au pétrole, Bucarest a encore de beaux jours devant elle, peut-être une dizaine ou une vingtaine d'années, qui peut le prédire? Et la vie y est bien agréable, avouez-le.

– Weißman, qui gère encore lui-même une usine à Vienne, a des fils qui démarrent dans le métier, mais la roumanisation des postes de direction imposée par la loi ne nous laisse guère de latitude.

L'oncle Mendel et mon grand-père aimaient

s'asseoir du même côté de la table, les chaises tournées l'une vers l'autre pour pouvoir à loisir croiser leurs jambes et s'accouder à la table. Grand-père fumait une cigarette à section ovale et, quand leur rencontre avait lieu l'après-midi, buvait un café et une țuică, alors que l'oncle Mendel préférait une eau de Seltz.

– Je peux comprendre, disait Grand-père, ses fils reprendront un jour l'affaire, les usines de Ploiești, de Turquie, et bien sûr la maison mère à Vienne. Ils auront besoin d'expérience, et c'est pour cela que l'un d'eux reprend ma direction à la Bumbac.

– Pourquoi n'envoie-t-il pas son fils à Londres ? Ou à Lyon ? Avant la guerre, pensez-vous que Weißman l'aurait envoyé à Bucarest ?

Et j'imagine l'oncle Mendel arborer ce sourire affable derrière lequel il se cachait, comme si son visage eut été un objet de famille oublié, certes précieux, mais dépareillé et, du fait des circonstances, passé en des mains étrangères.

– On pourrait savoir ce qui se joue, dit-il, mais qui s'en soucie ? Les traités signés à Versailles ont été conclus de façon à alimenter les conflits, ne pensez-vous pas ? Voyez-vous, monsieur S., on veut une nation allemande qui fasse rempart contre l'internationalisme. Vous comprendrez dans ces conditions pourquoi l'économie est ce qu'elle est, aussi faible, et que Weißman envoie son fils en Roumanie, là où il y a au moins encore un roi.

Et tandis que le vapeur remontait le fleuve et faisait escale à Budapest et Bratislava, Grand-père

s'entretenait avec l'oncle Mendel, Grand-mère restait allongée dans sa cabine en proie à ses vertiges, Curt se promenait dans la salle des machines et sur la passerelle, et la seule que je ne vois pas, c'est ma mère. Comment s'occupait-elle, quelles étaient les distractions de Ruth, cette demoiselle de dix-sept ans, svelte, le teint pâle? Elle ne se prélassait sans doute pas sur le pont dans un fauteuil en osier, elle qui évitait toujours le soleil. Avait-elle rejoint le cercle autour de l'oncle Mendel, cette dame et sa fille à qui Grand-père avait été présenté? Tenait-elle compagnie à sa mère dans la cabine? – Je n'en sais rien et, pourtant, à la fin du voyage, à Vienne, elle avait dû contempler l'eau du Danube et voir qu'elle était grise :

– Il fallait y mettre beaucoup de bonne volonté pour y déceler une once de bleu.

II

PHOTOGRAPHIES

La chambre d'hôtel derrière la gare était sinistre. Elle sentait le provisoire, et le néon verdâtre qui grésillait jetait une atmosphère froide, désolante. Le dernier train était parti un quart d'heure avant mon arrivée. Je n'avais pu quitter le chantier de fouilles du Monte San Giorgio que tard, après avoir passé la main à mon assistant. Dans la pénombre à peine éclairée par la lampe de chevet, je lus un article sur les fossiles du Trias mis au jour dans le Nevada par le Field Museum de Chicago, puis zappai dans les programmes de nuits. J'éteignis à deux heures et demie. J'avais beau avoir tiré les stores, l'éclairage urbain baignait la pièce d'une lumière jaunâtre, comme une égratignure passée à la teinture d'iode. J'étais étendu, les bras repliés derrière la tête, et je percevais derrière la fenêtre un brouhaha, sorte de corps informe qui se tordait sur lui-même, transpercé par des sirènes de police. Je regardais le mur au bout du lit. Il était barré par un trait lumineux. Les contours d'un lampadaire se dessinaient dans la semi-obscurité. Je repensais au coup de fil que

j'avais passé à ma mère dans l'après-midi, et cette ombre qui se profilait sur le mur clair souleva une strate de souvenirs, fit réapparaître une empreinte noire brillante de mon enfance, les jeux d'ombres que je projetais, gamin, à l'heure de la sieste, sur les murs et le plafond de ma chambre. Et tandis que le souvenir de ma chambre d'enfant refluit en s'étendant par cercles concentriques autour de la maison et à travers le temps, je me rappelai soudain la voix de ma mère au téléphone et pris conscience d'une troublante urgence: depuis le jour, à Sadarghatt, où j'avais vu disparaître, par la porte qui menait au bateau, cette jeune personne qui avait jadis été ma mère, j'avais en tête de la questionner. Mais il ne restait plus beaucoup de temps pour la rejoindre dans son passé, pour dégager Ruth S. de la gangue des ans, pour entendre peut-être sa propre version des faits, apprendre pourquoi elle s'était éteinte de son vivant comme une espèce de l'ère primaire... elle qui pourtant était ma mère, une présence évidente et familière qui avait accompagné toute ma vie.

Je lui avais téléphoné l'après-midi pendant une pause; elle vivait seule dans sa maison, à l'extérieur de la petite ville de L., sur un ancien coteau viticole, et elle mit un bon moment avant de décrocher.

Elle parla d'une voix atone, précipitée et essoufflée, sans me saluer ni me demander d'où j'appelais, débita un flot de paroles ininterrompu, des mots prononcés en voix de tête avec un timbre ébréché:

– ... ils sont tous là tu sais ils n'arrêtent pas de faire

de la musique et ils jouent toujours la même chose di da da doum ça n'en finit pas ça n'arrête jamais di da da doum ce sont les revenants il ne faut pas le dire mais je les appelle les revenants ils n'arrêtent pas de jouer de la musique di da da doum mais garde-le pour toi n'en parle pas sinon les gens diront que je suis folle mais je ne suis pas folle ils sont vraiment là les revenants un chœur inondé de lumière avec des rayons bleus et verts et ils font de la musique...

Elle parlait sans rythme ni pause, et sa voix ressemblait à du verre très fin. Avec la lenteur incroyable du ralenti qui permet de visualiser l'impact d'une goutte qui tombe à la surface de l'eau et fait émerger une couronne liquide qui retombe ensuite (j'avais vu ces images pour la première fois au cinéma avec mon père, à la séance du dimanche après-midi), une fissure lézarda le verre, forma une arête vive capable de diffracter la lumière et altéra cette surface lisse et intacte.

Sur le chantier de fouilles, j'avais organisé le travail du lendemain, fourré une brosse à dents et du linge dans un sac, et, à la nuit tombante, m'étais fait reconduire dans la vallée et déposer au train. Le lendemain, après la nuit d'insomnie passée à l'hôtel, au moment où je payais le chauffeur de taxi, j'ignorais encore ce qui m'attendait. Je m'arrêtai devant cette maison que je n'avais habitée moi-même que peu de temps, mais qui était la maison de mes parents, créée et structurée par leur mode de vie.

Les azalées étaient en fleurs, l'allée qui menait au jardin, si souvent taillée, était à nouveau envahie par

la végétation. Des touffes de mousse recouvraient le toit qui descendait jusqu'à la porte du garage, les trois mâts de l'érable du Japon dépassaient derrière le faîte de la charpente, ses cimes se détachaient dans le ciel telles de vibrantes voiles de verdure. La maison étant construite sur un dénivelé, des marches menaient à la porte d'entrée; la façade où donnaient la fenêtre de la cuisine et celles, décalées vers le haut, de la salle de bains, était d'un gris délavé, et de légères fissures parcouraient le crépi. – La maison bouge, on ne peut rien y faire, disait à chaque fois mon père, une maison en pente, ça glisse, c'est inévitable – rien n'avait été entrepris, ni travaux de peinture, ni colmatage des fissures. Ce n'est pas qu'elle eût l'air minable ou délabrée, non, elle semblait juste ténue et transparente, comme sous une fine patine vernie; la porte d'entrée en bois avait retrouvé son état brut, sans protection, et les azalées, l'érable, les buissons qui avaient proliféré derrière le garage tendaient leurs branches au-dessus des taches de lichen.

Ce matin-là, ce qui me troubla quand je m'arrêtai – mon sac de voyage à la main – dans la cour envahie par la végétation et que je contemplai cette image familière, ce fut de voir la maison arrêtée dans le temps, submergée par un passé de plus en plus prégnant, comme si la continuité de ma perception s'était soudain rompue: je voyais cette maison comme fixée sur pellicule, en noir et blanc, une page d'album, et je fus perplexe comme devant n'importe quelle photo souvenir.

